

—Ne vous tenez point pour battu, mon cher enfant, fit-il. Êtes-vous aussi bon valseur que vous êtes bon cavalier ?

—Je le crois, répondit André. On me l'a dit souvent.

—Dans ce cas, Germaine peut accepter sans crainte. Elle n'aura qu'à se laisser conduire et son inhabileté, grâce à vous, passera tout à fait inaperçue.

—Ratifiez-vous cet arrangement, madame ? demanda le jeune homme.

—Il le faut bien, puisque M. de Grandlieu m'autorise et que votre expérience me rassure. Mais, songez-y, ajouta-t-elle en souriant de nouveau, la responsabilité de ce grave début incombe.

—Je l'accepte sans hésiter, répliqua San-Rémo, je réponds de tout. Daignez donc m'inscrire à la fois, madame, et pour la prochaine valse et pour le sixième quadrille.

L'auteur de ce récit n'a point la prétention d'être un moraliste sévère, mais des mille gracieux écueils dont est semée la vie mondaine et sur lesquels vient échouer la vertu féminine, la valse, selon lui, est le plus dangereux ! Bien imprudents, pour ne pas dire bien maladroits, sont les maris qui n'entrent point en révolte contre elle !

Qui donc, si ce n'est Vénus Astarté elle-même, inventa cette danse molle et voluptueuse qui jette une jeune femme dans les bras d'un homme, aux accords enivrants d'une musique faite à souhait pour remuer les cœurs et pour troubler les sens ?

Et tandis que cette musique répand la langueur de ses notes dans une atmosphère déjà saturée d'électricité amoureuse, les couples enlacés passent en tournoyant sous les lustres, et ce tournoiement même, en les isolant de la foule, leur permet ou plutôt leur impose la solitude à deux.

Alors le valseur brûle de son souffle les épaules de la valseuse dont sa main frémissante presse la taille abandonnée. Autour de son épaule, sur son habit noir, un bras nu. Sous ses yeux une poitrine à peine voilée qui pour lui n'a plus de secrets. Soulevées par le tourbillon, de longues boucles de cheveux soyeux viennent lui caresser le visage. Le subtil parfum qui grise et qui rend fou, — *odor di femina*, — s'exhale du jeune corps agité, lui jetant à pleines bouffées les tentations et les aspirations sensuelles.

Quelles paroles prononcera-t-il alors, sinon des paroles d'amour, et comment la valseuse, surexcitée jusqu'au délire par cet abandon de tout son être dans un enlacement lascif, pourrait-elle s'en irriter ? pourrait-elle même s'en étonner ?

Les choses sont ainsi. Du reste c'est charmant, et les parfaits maris, qui avant d'être des époux modèles ont été de jolis valseurs, sourient aux valseurs de leurs femmes !

Il y a des grâces d'état !

Une polka suivit la première contredanse, puis, après la polka, vint un second quadrille.

Enfin le prélude des orchestres donna le signal d'une valse et André, s'approchant de Germaine qui se leva les yeux baissés, sentit un étrange frisson passer sur sa chair tandis qu'il arrondissait son bras autour d'une taille adorée.

Nous l'avons dit et nous le répétons, la valse explique tout et rend tout vraisemblable. Elle déplace et modifie, pendant sa durée, les conditions normales de l'existence. Elle émousse le sens moral, quand elle ne l'anéantit pas tout à fait. Elle mûrit la passion.

Sans elle, la scène que nous allons raconter aurait-elle été possible ?

Pendant quelques secondes Germaine n'éprouva point l'émotion puissante qu'elle redoutait et qu'elle espérait à la fois.

Malgré les encouragements d'Armand et la responsabilité complète qu'acceptait San-Rémo, elle se défiait d'elle-même, elle avait peur d'attirer l'attention par une gaucherie qui lui semblait inévitable, et cette inquiétude bien féminine écartait momentanément toute autre préoccupation.

Il ne fallut qu'un instant pour la rassurer.

Dès les premières mesures, en se sentant emportée par son cavalier selon le rythme de la musique, comme une feuille

que le vent soulève, elle comprit que pour lutter de grâce avec ces valseuses émérites il lui suffisait de se livrer avec confiance au bras fort qui l'enlaçait.

Elle le fit, et alors seulement, en songeant que ce bras était le bras d'André, elle ressentit dans toute sa plénitude l'émotion attendue.

Rien d'absolument net et distinct ne surnageait encore sur le chaos de sa pensée, mais elle se disait déjà :

—Celui dont l'étreinte me soutient et me guide, celui dont je sens battre le cœur tout près de ma poitrine, celui dont le souffle m'effleure et dont la main me brûle, c'est l'homme qui m'aime et qui, poussé par son amour, a joué sa vie à deux reprises, d'abord pour obtenir l'accès de ma maison, et ensuite pour mettre à mes pieds les fleurs que j'avais désirées.

Quand une jeune femme, placée dans les conditions où se trouvait Germaine, se dit ces choses au début d'une valse, il est bien vraisemblable qu'avant la fin de cette valse, elle aura tout à fait perdu la tête. Ce qui ne manqua point d'arriver en effet.

André se taisait.

En premier lieu la timidité, compagne inséparable d'une passion profonde qui ne s'est pas déclarée encore, paralysait momentanément la parole sur ses lèvres ; puis, malgré son inexpérience presque complète en pareille matière, il comprenait instinctivement que la musique et cet ensemble de choses dont nous avons tenté plus haut d'indiquer les effets certains paraissent pour lui avec une incomparable éloquence.

Il devinait juste.

Et quand son regard ébloui descendait au visage de madame de Grandlieu, il voyait les paupières émuës de la vicomtesse battre sur ses grands yeux comme les ailes d'un papillon qui cherche à s'envoler.

Quelques secondes encoires s'écoulaient.

Le mouvement de la valse, rapide et presque violent d'abord, s'était ralenti peu à peu, et maintenant il balançait avec une voluptueuse langueur les couples décrivant leurs courbes incessantes, passant tour à tour l'un près de l'autre, et s'effleurant sans se toucher.

Germaine parla la première.

Son ivresse intérieure l'étouffait. Il lui fallait la laisser déborder en paroles et, renversant un peu son cou flexible, de manière à regarder de bas en haut André, qui la dominait de toute la tête, elle balbutia d'une voix sourde et brisée :

—Ainsi, vous aviez entendu ?

—Tout... répondit André.

—Où vous cachez-vous donc ?

—Derrière la statue de Vénus près de laquelle vous étiez assise.

—Que faisiez-vous dans le jardin d'hiver ?

—Je vous voyais de loin et, quand vous vous êtes rapprochée, je n'ai pas eu le courage de trahir ma présence. J'avais besoin de vous voir encore et de vous entendre. C'était très-mal, je le sais bien... je ne cherche point à plaider ma cause. Je dis la vérité... voilà tout.

—Et, poursuivait Germaine, quand, à propos du bouquet de Diane, que j'admirais en le refusant, j'ai dit ces imprudentes paroles : *D'il y en avait deux...* l'idée vous est venue de cette incroyable folie ?

—A l'instant, oui, comme un éclair.

—Et vous n'avez pas hésité ?

—Vous savez bien que non !

—Ainsi, pour satisfaire un désir à peine conçu, vous alliez braver les périls d'une course insensée, et ceux dont la baronne avait signalé l'existence !

—Je les bénissais en les bravant ! Courir un danger pour vous, songez-y, quel ivresse !

—Et les amis à qui vous êtes cher ! Vous ne songiez point à leur chagrin s'il vous arrivait malheur ?

—Je ne songeais qu'à vous, madame ! Que m'importait le reste du monde ? Ma vie aurait été trop payée par un de vos sourires et ma mort par une de vos larmes !